

## Annexes

### ANNEXE 1 : DES EXTRAITS SUR LA QUESTION DE L'ORDRE ET DU CHAOS

| n°177 | novembre 2013 |

#### Extrait 1

La profusion étoilée du ciel... incroyable... dans ces amas errants se détachaient des constellations, j'en connaissais quelques-unes, la Balance, la Grande Ourse, je les retrouvais, mais d'autres, inconnues de moi, guettaient, comme si elles étaient inscrites dans le plan général des étoiles les plus importantes ; j'essayais de tracer des lignes, qui formaient des figures... et je fus soudain las de les distinguer ainsi, d'imposer une telle carte, je passai dans le jardin, mais là aussi je fus lassé par la multitude d'objets tels que cheminée, tuyau, coude de gouttière, corniche sur le mur, arbrisseau... mais aussi des objets plus difficiles, parce que plus complexes, comme par exemple le tournant et la disparition d'un sentier, le rythme des ombres... et je me mis malgré moi à chercher des figures, des rapports [...].

Witold GOMBROWICZ, *Cosmos*, trad. Georges Sédir, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 26-27  
© Éditions Denoël, 1966 pour la traduction française/ 1986, 1994, Rita Gombrowicz

#### Extrait 2

Combien de phrases peut-on créer avec les vingt-six lettres de l'alphabet ? Combien de significations pouvait-on tirer de ces centaines d'herbes, de mottes et autres détails ? Les murs et les planches de la cabane déversaient également des combinaisons infinies. J'en eus assez. Je me redressai pour regarder la maison et le jardin. Ces grandes formes synthétiques, ces mastodontes de l'univers des objets reconstituaient un ordre, et je me reposai.

*Ibid.*, p. 48

#### Extrait 3

Accumulation, tourbillon, confusion... c'était trop, trop, trop, pression, poussée, mouvement, entassements, renversements, mêlée générale, mastodontes qui s'étaient et qui, en une seconde, se décomposaient en milliers de détails, de groupes, de blocs, de heurts, en un chaos maladroit, et soudain tous ces détails se rassemblaient de nouveau dans une structure majestueuse ! Exactement comme avant, dans les buissons, comme en face du mur, devant le plafond, comme devant le tas d'ordure et le timon, comme dans la chambre de Catherette, comme devant les murs, les armoires, les étagères, les rideaux, où se créaient aussi des formes – mais là-bas il s'agissait de petites choses, ici c'était un fracassant orage de matière. Et moi, j'étais devenu un tel déchiffreur de nature morte que, malgré moi, j'examinai, étudiai et cherchai, comme s'il y avait quelque chose à lire, et je m'élançais vers des combinaisons toujours nouvelles que notre voiture minuscule extrayait, bruyamment, du sein des montagnes. Mais rien. Rien.

[...]

J'étais donc si fatigué par le désordre, là-bas, dans la maison, par cette mêlée, par ce chaos de bouches, de pendants, chat, théière, Lucien, bout de bois, gouttière, Léon, coups de marteau, coups aux portes, mains, épingles, Léna, timon, Fuchs et ses yeux, etc., etc., et ainsi de suite, comme dans le brouillard, comme dans une corne d'abondance, la confusion... Ici, au contraire, un royal oiseau – hosannah ! – par quel miracle ce point si lointain s'était-il imposé comme un coup de canon, terrassant la confusion et le trouble ?

*Ibid.*, p. 128-129

#### Extrait 4

Il me sera difficile de raconter la suite de cette histoire. D'ailleurs je ne sais pas si c'est bien une histoire. On hésite à appeler « histoire » une telle... accumulation et dissolution... continuelle... d'éléments...

*Ibid.*, p. 203

#### Extrait 5

Witold : Je ne peux pas raconter cela... cette histoire... parce que je raconte après coup. La flèche, par exemple. Cette flèche... Cette flèche, là, pendant le dîner, n'était pas du tout plus importante que le bouchon ou la tasse : tout se trouvait à un même niveau, tout concourait à ce même moment, dans une sorte de concert, de bourdonnement d'essaim. Mais aujourd'hui, après coup, je sais que le plus important était cette flèche, alors dans mon récit je la mets au premier plan. Après coup ! Personne ne pourra jamais raconter le bredouillement de l'instant qui naît. On se demande pourquoi, sortis du chaos, nous ne pourrions jamais être en contact avec lui. À peine avons-nous commencé à regarder que déjà l'ordre naît sous notre regard...

*Début de la séquence 8 de l'adaptation de Joris Mathieu, correspondant au début du chapitre II du roman*

## ANNEXE 2 = ADAPTATION POUR LA SCÈNE PAR JORIS MATHIEU, SÉQUENCE 1

| n°177 | novembre 2013 |

Witold : Un jour, je vous raconterai une autre aventure extraordinaire... Pourquoi et comment j'en étais arrivé là, ce serait long à dire... À la vérité, j'en avais assez de mes père et mère, de toute la famille, je voulais goûter du changement, m'évader, vivre quelque part au loin.

Fuchs marchait devant. Sueur, les chaussettes, les talons, le sable, nous marchons, nous marchons lourdement. Terre, ornières, sale chemin, reflets de cailloux brillants, lumière éclatante, bourdonnements, tremblements d'air chaud, le tout noir de soleil, et... des maisonnettes, des clôtures, des champs, des bois.

Arrivé au village de Zakopane, je me demande comment dénicher une petite pension bon marché et voilà que je rencontre Fuchs, ses yeux saillants, son regard graissé d'apathie, mais il est content et moi aussi, comment vas-tu, qu'est-ce que tu fais, je cherche une chambre, moi aussi, j'ai l'adresse d'une maison dit-il, ce sera moins cher parce que c'est loin, presque au bout du village. Donc, nous y allons... Les chaussettes, les talons dans le sable, la route, la chaleur. Je regarde la terre et le sable, les cailloux étincellent, une-deux, les chaussettes, une-deux, les talons, la sueur. Les yeux clignotent, j'ai mal dormi dans le train, et toujours cette marche au ras du sol, écrasé, accablé...

Perdu, couvert de sueur, à mes pieds la terre noire et nue. Autour de nous, des pins et des haies, des sapins et des maisons, voilà tout ce qu'il y a à voir, et que je ne veux pas voir, parce que je l'ai vu si souvent : du gazon et de la mauvaise herbe, des sentiers et des plates-bandes, des champs et une cheminée... le tout brillant de soleil, mais en noir, le noir des arbres, le noir de la terre, le noir des plantes...

Je plonge mon regard dans ce fouillis de feuilles, de rameaux, de taches lumineuses, de je ne sais quoi, dans cet espace tacheté qui avance et se dérobe... Là, entre les branches quelque chose qui dépasse, quelque chose d'autre, d'étrange, d'imprécis. Et mon compagnon aussi regarde ça.

Continuons. Un moineau. Un moineau à l'extrémité d'un fil de fer. Pendu. Avec sa petite tête inclinée et son petit bec ouvert.

Continuons... Bizarre. Un oiseau pendu. Un moineau pendu. Qui a bien pu se glisser ici, dans ce taillis pour pendre un moineau ?

Fuchs : Faisons une pause.

Continuons ! Dans l'ordre, le voyage en train, les secousses, le fracas de la locomotive, le manque de sommeil, le soleil, la marche, Janina, ma mère, l'affaire de la lettre, le vieux que j'ai « glacé », Roman, et pour terminer ce Fuchs, ses ennuis avec son chef de bureau, les ornières, le sale chemin, les talons, les chaussettes, les cailloux, les feuillages..., cet ensemble pour aboutir, comme une foule agenouillée, à cette excentricité... à ce moineau.... Partons !

Mais le moineau pend et Fuchs ne bouge pas. La terre est nue. Un tas de choses traînent. Fragment de tôle tordue, bout de bois, autre bout de bois, carton déchiré... Il y a aussi un scarabée, une fourmi, une deuxième fourmi, une bûche... Il observe cela comme moi. Partons !

Mais il reste là. Il regarde. Le moineau pend. Et je reste là aussi, je regarde aussi... Nous ne bougeons pas. Peut-être parce que nous étions restés trop longtemps déjà et que le moment convenable pour le départ était passé. Maintenant c'est devenu plus dur, plus inconmode, nous deux avec ce moineau pendu dans les buissons...

Fuchs : Faisons une pause.

Allons-y !

## ANNEXE 3 = DES EXTRAITS SUR LE DÎNER DANS LA PENSION

Donc le dîner. Léon, en dévorant des radis, racontait comment, il y avait bien des années, le directeur Krysinski, son chef à la banque, lui avait appris ce qu'il appelait l'art de la « voltige » ou du « contraste », que, d'après lui, devait connaître sur le bout des ongles tout fonctionnaire candidat à un haut poste. [...]

– Eh bien, messieurs... poursuivit-il, la serviette nouée sous le menton et le doigt tendu, eh bien un jour voilà que le président de la banque débarque pour une inspection ; moi j'étais directeur de la succursale, je le reçois fastueusement, avec tous les honneurs, mais pendant le déjeuner je trébuche et renverse sur lui une demi-carafe de vin rouge. Alors lui : « Je vois que vous avez été formé à l'école du directeur Krysinski ! »

Il rit en coupant la queue d'un radis, en le beurrant, en le salant et, avant de le fourrer dans sa bouche, l'examina un instant avec attention.

– Hé ! Ah... Ah ! la banque, je pourrai en parler pendant un an, c'est difficile à exprimer, à sortir, dès que je me mets à y penser, je ne sais plus à quoi m'accrocher, il y a tant, tant, tant de jours, d'heures, mon Dieu, mon bon Dieu, mon grand bon Dieu, tant de mois, d'années, de secondes, on se battait, on se bouffait le nez avec la secrétaire du président, une idiote, Dieu tout-puissant, et avec ça elle mouchardait, une fois elle a couru dire au directeur que j'avais craché dans la corbeille à papiers, moi je lui dis : « Est-ce que vous êtes folle ? »... Mais que dire, beaucoup à dire, trop à dire, de quelle façon et pourquoi on en était venu à ce crachat, et qui et quoi et comment ça s'était accumulé pendant des mois, des années... Qui pourrait se rappeler ? À quoi bon parlerzibus à l'infinibus tsoin-tsoin ?

Il se figea dans sa méditation et ajouta dans un murmure :

– Et quelle blouse avait-elle à ce moment-là ? Je ne peux absolument pas me... Laquelle ? Celle avec des broderies ?

Il mit un terme à sa rêverie et lança allègrement à Bouboule :

– Bouboulette, ça va bien ? Comme ci comme ça, bouboubou Boubouloche !

– Ton col se relève, dit Bouboule, qui posa le pot qu'elle tenait à la main et se mit à arranger le col.

– Trente-sept années de vie conjugale, mes jeunes messieurs, ce qui est passé est passé, mais le souvenirama de Boubou, dou-dou, nous deux sur la Vistule, « elle coule, coule, coule », et voilà qu'il pleut, ah là là, tout ça, combien d'années, des bonbons, ouh, j'avais acheté des bonbons, avec le concierge, le con-cierge, et le toit était percé, hé, la petite mère, combien d'années dans le petit café, mais quel café, c'est parti, c'est fini, n-i-ni, fuuuuuit, fuuuit ! Ça ne peut pas se recoller... Trente-sept ans ! Ah là là !

La mine réjouie, il se tut puis se referma, il étendit la main, saisit le pain et se mit à fabriquer une boulette, la regarda, se calma, fredonna tri-li-li.

Il coupa un morceau de pain, le trancha pour le rendre carré, le recouvrit de beurre, égalisa le beurre, tapota avec son couteau, examina, versa du sel, mit le tout dans sa bouche, et mangea. [...]

On était en plein milieu du dîner, Lucien se souvient de quelque chose et sortit son carnet, Fuchs nous rasait, il disait à Léon « alors elle était si garce » ou « ah oui, tant d'années dans la banque... » et Léon le sourcil froncé, avec sa tête de chauve à binocle, racontait en détail comment, quand et pourquoi, « mais imaginez-vous un poquito »... « Non, parce qu'elle ne se servait pas de ce carbone... » « il y avait un plateau là... » et Fuchs écoutait à seule fin de ne pas penser à Drozdowski. Moi je pensais « et si c'est à cause de moi que sa main se referme » et je savais que cette pensée était sans valeur, mais que se passe-t-il, un élan, une secousse, un cataclysme, Bouboule, en un sursaut de sa masse grasse, fait un plongeon sous la table, la voilà dessous, pendant un moment la table et Bouboule sont en folie... qu'est-ce que c'est ? C'était le chat. Elle retira le chat qui avait une souris dans la gueule. [...]

– Vous ne comprenez pas cela, père ?

– Quoi ? Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

– L'organisation.

– Quelle organisation ? Qu'est-ce que c'est que cette organisation ?

– L'organisation rationnelle de la société et du monde.

Léon attaqua Lucien, par-dessus la table, avec sa calvitie.

– Qu'est-ce que tu veux organiser ? Comment organiser ?

– Scientifiquement.

– Scientifiquement !

Ses yeux, son binocle, ses rides, son crâne éclataient de commisération. Sa voix devint un murmure.  
– Mon petit, demanda-t-il en confidence, tu ne serais pas tombé sur la tête ? Organiser ! Alors comme ça tu imagines, tu cuisines, que crac ! un-deux-trois, tu n’auras qu’à allonger le bras pour mettre le monde dans ta poche, oui ?

Et il dansait devant lui en courbant les doigts comme des griffes, puis il ouvrit la main et souffla dessus :

– Phuuuitt ! Puff ! Parti. Fffuiii, pan pan pan, po-po-po, hé... tu comprends... pa-pa-pa, et qu’est-ce que tu veux, et qu’est-ce que tu fais, qu’est-ce que tu... de quoi te... ? Parti. Fini. N’a plus.

Il se plongea dans la contemplation du saladier.

– Je ne peux pas discuter de cela avec vous.

– Non ? Bon ! Pourquoi ?

– Parce que vous manquez de préparation.

– Quelle préparation ?

– Scientifique...

– Scientificaillon ! dit-il avec lenteur. Confie-moi, je t’en prie, confie à mon sein virginal et immaculé comment, avec ta préparation scientifique, tu vas or-ga-ni-ser, sur quel modèle, dis-moi, comment, comment tu iras comme ça avec ça et vers quoi, dis-moi comment et avec quoi, pourquoi, à quoi et où, comment toi, dis-moi, ceci avec ceci, cela avec cela, ça avec ça, à cause de quoi, comment...

Il s’embourba et le regard muet, et Lucien se servit de quelques pommes de terre, ce qui tira Léon de son mutisme.

– Qu’est-ce que tu peux savoir ? explosa-t-il, amer. Les études, les études ! Moi j’ai pas étudié, mais j’ai pensé pendant des années... je pense, je pense... depuis que j’ai quitté la banque je ne fais rien d’autre que penser, ma tête éclate, et toi qu’est-ce que tu veux ? Qu’est-ce que tu... Qu’est-ce qui te... laisse-moi tranquille va, laisse-moi tranquille !

Mais Lucien dévora une feuille de salade et Léon se calma, tout s’apaisa, Catherette refermait le buffet, Fuchs demanda combien marquait le thermomètre, oh quelle chaleur, Bouboule passa les couverts à Catherette, [...]. La table était maintenant beaucoup plus dégagée, elle ne portait plus que des tasses à café, ou à thé, la corbeille à pain et quelques serviettes déjà pliées, seule celle de Léon ne l’était pas encore. [...]

La main de Léna apparut sur la nappe, près de sa tasse. Grande mêlée d’événements, de petits faits ininterrompus, comme un coassement de grenouilles dans un étang, essaim de moustiques, essaim d’étoiles, nuage qui m’enfermait, qui m’effaçait, qui m’emportait dans sa course, plafond plein d’archipels et de péninsules, de points et de coulées jusqu’à l’ennuyeuse blancheur au-dessus du store... richesse de menus détails un peu semblables à ceux qui nous intéressaient, Fuchs et moi, à nos mottes de terre, à nos bouts de bois, etc., et cela se rattachait peut-être aussi aux menus détails de Léon... Que sais-je ? Peut-être ne pensais-je ainsi que parce que de tels détails m’attiraient, m’éparpillaient... Oh, je me sentais si éparpillé !

Catherette poussa le cendrier vers Léna.

## ANNEXE 4 = ADAPTATION POUR LA SCÈNE PAR JORIS MATHIEU, SÉQUENCE 2 (EXTRAIT)

Après quelques centaines de pas, une halte, Fuchs me montre du doigt un écriteau sur une clôture ; et un peu plus loin encore : une femme sur le perron, pas si jeune, la quarantaine, l'air d'une servante, avec de la poitrine, plantureuse, et un étrange défaut sur sa bouche d'honnête femme de ménage aux petits yeux clairs : cette bouche comme trop fendue d'un côté, et imperceptiblement allongée d'un millimètre, sa lèvre supérieure qui déborde, fuyant en avant ou glissant presque à la façon d'un reptile, une froideur repoussante de serpent, de batracien, qui pourtant m'échauffe, m'enflamme sur-le-champ, comme une obscure transition menant à son lit, à un péché glissant et humide...

## ANNEXE 5 = ADAPTATION POUR LA SCÈNE PAR JORIS MATHIEU, SÉQUENCE G (EXTRAIT)

[...] Aller « derrière », « au-delà » des choses... Un objet est « derrière » un autre, le tuyau derrière la cheminée, le mur derrière l'angle formé par la cuisine, comme... comme... comme les lèvres de Catherette derrière la bouche de Léna quand, à dîner, Catherette pousse le cendrier à treillis de fer et se penche au-dessus de Léna.

Et dans ce chaos, dans ce magma, voici une constellation de bouches qui brille, irrésistible, qui s'illumine. Et sans le moindre doute, une bouche qui se rapporte à une autre bouche ! Pan ! dans la bouche, chut ! assez ! le cendrier, la jambe et le silence, trou noir, rien...

La luxure froide qui me pousse vers Catherette dans ce corridor dévie à cause de ces bouches, celle de l'une et de l'autre, maintenant, dans mon imagination, en relation plus étroite que tout à l'heure, à table. La lèvre de Léna, par rapport à la fraîche ouverture du repli virginal des lèvres de Léna. Comme sur une carte, comme une ville sur une carte par rapport à une autre. Ces idées de carte ne veulent plus me sortir de la tête, carte du ciel ou carte géographique ordinaire avec ses localités. Une bouche regardée par rapport à une autre... Je calcule à quelle distance de la cuisine se trouve la petite bouche de Léna... de quel côté de la bouche de Catherette...

Concentrez-vous sur un point de la carte et vous pouvez être sûr que tous les autres vous échappent. Moi, l'esprit fixé sur le jardin, sur le ciel, sur les bouches, je sais, je sais... que quelque chose m'échappe, quelque chose d'important... et la tension du monde stellaire se fond en moi avec celle du moineau pendu.

## ANNEXE G = UN EXTRAIT SUR LE REGARD DE WITOLD

[...] mais je n'écoutais guère, Léon Wojtys avait une tête de courge, une tête de gnome, dont la calvitie, rehaussée par l'éclat sarcastique d'un binocle, envahissait la table ; à côté de lui Léna, gentille, une eau qui dort, Madame Wojtys assise sur sa rondeur et en émergeant pour diriger le dîner avec une sorte de dévouement insoupçonné, Fuchs disait quelque chose d'une voix pâle, blanche, nonchalante, je mangeais un pâté, ah quel sommeil, on parlait de la poussière, de la saison qui n'était pas encore commencée, je demandais si les nuits étaient plus fraîches, nous terminâmes les pâtés, la compote parut et, après la compote, Catherette mit près de Léna un cendrier couvert d'un treillis de fils de fer, comme un rappel, un faible rappel de cet autre treillis (du lit), sur lequel une jambe, quand j'étais entré dans la pièce, le pied, un peu de mollet, sur le treillis métallique, etc, etc. La lèvre glissante de Catherette se trouva tout près de la bouche de Léna. J'étais suspendu à cela, moi qui avais quitté les choses là-bas, de Varsovie, et voilà que je tombais dans les choses ici, pour recommencer... J'étais suspendu à cet unique instant, mais Catherette s'éloigna, Léna poussa le cendrier vers le milieu de la table... et j'allumai une cigarette...

Witold GOMBROWICZ, *Cosmos*, trad. Georges Sédar, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 20-21  
© Éditions Denoël, 1966 pour la traduction française/1986, 1994, Rita Gombrowicz



## ANNEXE 7

### De l'origine de mon désir de monter *Cosmos*, par Joris Mathieu

« Théâtre magique. Tout le monde n'entre pas. Seulement pour les fous. »

Hermann HESSE – *Le Loup des steppes*

| n°177 | novembre 2013 |

Voilà une chose à laquelle je crois, une idée qui a fini par me convaincre : un livre n'arrive jamais entre des mains par hasard. Pas une coïncidence, non ! Le livre est là, il vous regarde, vous avez l'intuition qu'il veut vous parler, vous entrez dans la lecture, les signes se multiplient sur la page, l'auteur vous connaît, il s'adresse à vous, il vous parle, il met à jour vos désirs et vos frustrations, ce sont vos images qu'il décrit.

Mais pourquoi ce livre et surtout pourquoi est-ce à vous qu'il parle ?

Pourquoi maintenant ?

Qu'est-ce qui vous relie et comment est-il entré dans votre Cosmos ?

J'avais 18 ans quand *Cosmos* a croisé ma route. Je crois pouvoir dire que je lui dois mon désir de mettre en scène des histoires, d'imaginer des constructions scéniques qui traduisent une subjectivité, qui élaborent des réalités alternatives, qui offrent aux spectateurs une aventure sensorielle et sensible, une interprétation libre et intime. Oui, *Cosmos* m'a offert mes premières visions théâtrales. Je suis rentré à l'intérieur des pages et ce livre m'accompagne depuis ce jour.

J'avais 18 ans donc quand j'ai lu *Cosmos* pour la première fois et j'en aurai 36 pour la création du spectacle. Il aura fallu que j'attende que ma vie d'après *Cosmos* soit aussi longue que ma vie d'avant *Cosmos*, pour que j'arrive à en parler, à formuler un langage, pour partager ce que ce livre a agité en moi.

Objectivement, que se passe-t-il dans *Cosmos* ? Pas grand-chose et c'est tant mieux, car seul ce qui est subjectif nous intéresse. L'oiseau est bien là dans les arbres, au bout de sa corde il se balance et vos yeux ne peuvent s'en détacher. Déjà ce n'est plus l'oiseau que vous regardez, mais ce qu'il y a derrière. L'oiseau n'est qu'un point fixe, le doigt de l'hypnotiseur qui vous montre la direction dans laquelle regarder. Seul un idiot ne verrait que le doigt. Bien au-delà du doigt, bien au-delà de l'oiseau, vous explorez des mondes jusqu'alors invisibles, vous arpentez des chemins tortueux. Votre pensée mouline. Une corde a toujours deux bouts, et maintenant il y a d'un côté cet oiseau, et de l'autre, il y a vous. Mais comment vous êtes-vous retrouvé là, accroché à l'hameçon ? Pourquoi restez-vous sans bouger, au milieu de cette forêt, devant cet oiseau arrogant, qui pend au bout de son fil, qui vous regarde en silence comme s'il connaissait tout de vous ?

Si vous fermez les yeux, vous vous souviendrez peut-être d'un spectacle que vous avez vu il y a quelque temps. Ce jour-là vous marchiez dans la rue, vous étiez préoccupé par trop de questions restées sans réponses, trop de choses qui ne devraient pas avoir leur place dans la vraie vie, des incohérences qui vous choquent et que vous n'arrivez pas à interpréter, des coïncidences troublantes que vous ne vous expliquez pas ; vous marchiez dans la rue donc et vous avez croisé cette enseigne néon qui clignotait, THÉÂTRE. Sans vraiment savoir pourquoi, vous avez poussé la porte. Vous entrez dans la salle, vous découvrez les fauteuils, les arbres, les oiseaux qui volent de cimes en cimes... Vous entendez l'histoire d'un certain Witold, un oiseau stressé des villes, qui cherche refuge pour l'été dans la campagne de Zakopane. Ça vous revient maintenant, c'est lui qui le premier a découvert l'oiseau pendu, c'est par ses yeux qu'il vous est apparu...

Apparu, oui, à travers une loupe, une loupe géante qui se déplaçait sur scène, qui donnait à voir en gros plan tout ce que Witold vivait. Avec lui vous avez repris la route, vous avez affronté le soleil de plomb, ses rayons qui créent les mirages, l'insolation qui guette, avec lui vous êtes entré dans la pension de famille à la lisière du bois, vous avez frémi ensemble quand la porte s'est entrouverte,

avec lui vous avez découvert la jeune fille alanguie sur le lit aux treilles métalliques, la servante et sa lèvre fendue comme une flèche qui montre le chemin, vous indique la chambre, ensemble vous avez fantasmé, vous avez laissé le désir venir, la bouche de la servante, la bouche de la jeune fille, leurs deux bouches qui se superposent, et lorsque la nuit est enfin tombée, dans vos rêves, vous avez tracé des cercles, des cercles infinis dans le sable. Au centre, il y a un tronc d'arbre planté dans le sol comme un mât, la jeune fille et la servante sont là, appuyées contre l'arbre, elles vous regardent, elles regardent la longue corde accrochée à la branche qui pend au-dessus de votre tête, vous regardez l'oiseau, vous le saisissez à pleine main, vous tirez sur la corde, et maintenant son bec rivé dans le sol vous griffez de grands cercles autour de la jeune fille et de la servante, torse nu, le soleil, la transpiration, la moiteur, vous tracez votre territoire d'indien, votre cercle magique, pour le tenir à distance, lui, le fiancé de la jeune fille, qui vous observe, qui vous regarde vous asphyxier dans l'effort, qui vous ausculte de pied en cap, il vous renifle l'animal, de ses grands yeux il vous renifle, il va rentrer, il va franchir le cercle, il va briser l'équilibre précaire des belles choses, vous allez l'étrangler, vous allez l'accrocher au bout de la corde, à la place de l'oiseau... Ouvrez les yeux, vous avez perdu le contrôle – avez-vous perdu le contrôle ? – reprenons calmement, Witold n'est plus là, Witold n'est plus à vos côtés, vous seriez bien inspiré d'en faire autant, foutre le camp de cette maison de fous, qu'ils aillent tous se faire pendre, mais vous avez quelque chose à faire ici, vous avez quelque chose à voir avec cet oiseau, puisque vous avez quelque chose à voir avec la servante, quelque chose à faire avec la jeune fille, quelque chose que devine son père, Léon, le vieux, le bougre, le cochon, celui qui comprend tout, celui qui roule des boulettes de mie de pain, qui focalise l'attention sur lui, qui empêche même parfois de se concentrer sur les belles images, la bouche, les lèvres, la cigarette, la cigarette qui se porte aux lèvres, la cigarette qui va au cendrier, la cigarette, la brûlure et cet oiseau qui sèche au soleil, qui crève les yeux, qui cache à lui seul tout le reste du paysage, un nez au milieu de la figure, un vilain nez et une vilaine gueule ce Léon, est-ce lui qui a pendu l'oiseau, ce satané oiseau, ce satané pendu, ce pendu qu'a découvert Witold, pourquoi Witold n'est-il plus là ? Pourquoi Witold vous a-t-il laissé seul, dans cette forêt, avec cet oiseau, avec ce jeu du pendu, son jeu du pendu, son enquête policière que vous seul maintenant pouvez résoudre, un rébus, des lettres à mettre sur les traits pour trouver le nom du coupable, des flèches à suivre, des indices à faire converger, des chiffres, des images, une équation picturale, tout cela doit s'assembler, les pièces du puzzle doivent s'ordonner, oui le cosmos, l'harmonie, vite !

Extrait du dossier proposé par la compagnie Haut et court

## ANNEXE 8 : UNE TENTATIVE DE RÉSUMÉ DE COSMOS DE WITOLD GOMBROWICZ

| n°177 | novembre 2013 |

### Chapitre I

Witold, un jeune homme qui semble en rupture avec sa famille, cherche une chambre pour l'été. Il rencontre Fuchs, victime d'un problème similaire, mais, lui, avec son chef de bureau. En chemin vers une location, sous la chaleur, ils découvrent dans un buisson un moineau pendu à un fil de fer. Frappés par l'étrangeté de cette rencontre, ils trouvent près de là, pension chez la famille Wojtys dont la mère, Bouboule, leur fournit une chambre. La servante de la maison, Catherette, a un étrange défaut à la bouche : une lèvre légèrement trop longue. On apprend que c'est le résultat d'un accident. Il y a une fille, Léna, par qui Witold est tout de suite attiré. Au dîner, il fait connaissance de Léon, le père qui, avec ses manies et son langage étranges, règne sur ce petit monde. Le lendemain, il découvre avec déception que Léna est mariée avec Lucien. Witold est obsédé par les deux détails du moineau et de la lèvre de Catherette, celle-ci se superposant dans son esprit avec la bouche parfaite et pure de Léna. Fuchs et lui découvrent un motif de flèche dont ils imaginent qu'il pourra les mener à résoudre l'énigme de l'oiseau pendu.

### Chapitre II

Witold et Fuchs suivent la « piste » de la flèche qui les mène au jardin. Ils y découvrent une seconde pendaison : celle d'un morceau de bois, qu'ils mettent en relation avec celle du moineau. Ils cherchent qui, dans la maison, peut être responsable de ces signes : le moineau, la flèche, le bout de bois pendu. Ils soupçonnent Catherette, à cause de l'anomalie suspecte de sa lèvre.

### Chapitre III

Scène de dîner. Réflexion sur l'ordre et le désordre que des anomalies comme le moineau et la flèche peuvent y introduire. Witold guette Léna et Catherette, leurs deux bouches représentant pour lui d'un côté l'innocence, de l'autre la saleté.

### Chapitre IV

L'« enquête » de Fuchs et Witold les mène à la chambre de Catherette qu'ils fouillent en son absence, fouille assimilée à un viol. Ils « découvrent » un autre motif : des objets épinglés semblent se répondre. Au cours de la soirée, Witold est perturbé par des bruits de coups d'origines diverses. Il monte sur un arbre pour observer Lucien et Léna qu'il voit nue. Perdu parmi des signes auxquels il ne peut donner sens, Witold étrangle et pend le chat de Léna.

### Chapitre V

Enquête sur la mort du chat, la famille est indignée. Witold, que personne n'accuse, se sent passé « de l'autre côté ». Les énigmes des séries de signes inexpliqués subsistent.

### Chapitre VI

Witold cherche en vain à comprendre ses propres raisons d'agir. Tous partent en excursion à la montagne. Ils prennent au passage deux jeunes couples et un prêtre rencontré sur la route.

### Chapitre VII

Au refuge de montagne, atmosphère sensuelle et malsaine avec les trois jeunes couples et leurs relations. Witold ressent l'inutilité de s'éloigner pour oublier ses ennuis, la douleur d'être « condamné à soi ».

### **Chapitre VIII**

Léon confesse à Witold le but de son projet d'excursion : commémorer un événement d'ordre probablement érotique concernant son passé. Witold réfléchit aux deux séries de signes qui l'obsèdent : les bouches et la pendaison ; il cherche comment les mettre en harmonie, par exemple en pendant Léna.

### **Chapitre IX**

Promenade nocturne dans la montagne à l'instigation de Léon. Witold est rendu malade par l'impression de perversité autour de lui. Son obsession érotique pour Léna se renforce.

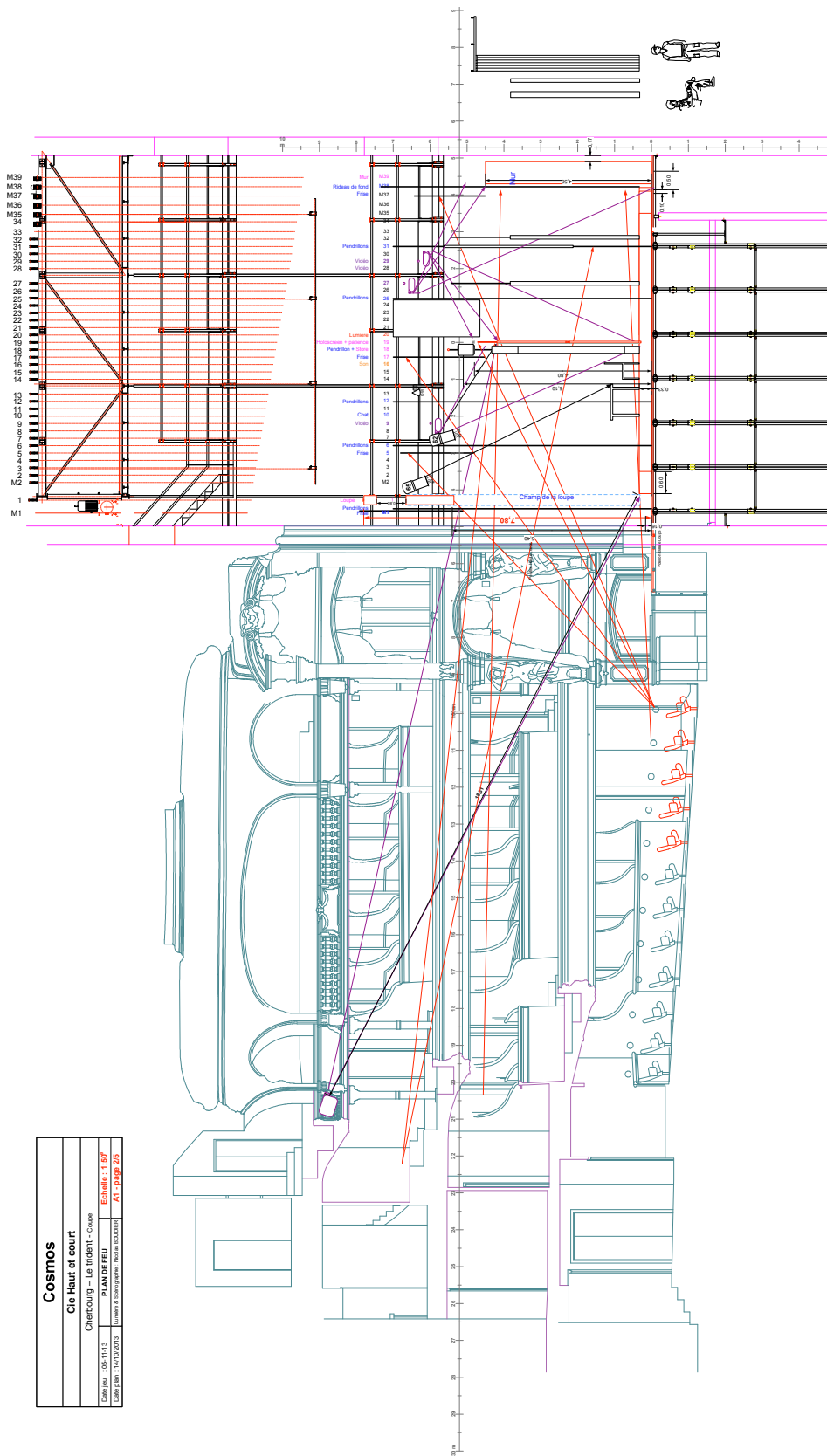
### **Chapitre X**

Witold découvre Lucien pendu à un arbre, ce qui lui permet d'associer les deux séries de signes, en mettant un doigt dans la bouche du pendu. Il y voit la logique qui doit le pousser maintenant à pendre Léna. Comme ils sont arrivés au but de leur promenade, Léon se livre à une sorte de rituel érotique commémoratif. La pluie arrive, remplaçant la chaleur étouffante qui régnait jusqu'alors et mettant un terme à l'expérience de Witold qui rentre chez lui.

# ANNEXE 9

Plan de coupe à projeter et agrandir

n°177 | novembre 2013



<b>Cosmos</b>	
Cie Haut et court	
Châteaubourg - Le Tréport - Cooop	
Date plan : 05.11.13	PLAN DEFEU
Date plan : 14.10.2013	Échelle : 1/50
Lumière & Sonoparc - NORD (03.20.12.10)	AT - DRAP 205

## ANNEXE 10 = UN GROUPEMENT DE TEXTES SUR L'ENNUI ET LA DIFFICULTÉ DE DONNER UN SENS À SA VIE

Joris Mathieu parle à propos de *Cosmos* d'une ambiance de « Tchekhov sous acide ». Comme ces extraits des *Trois sœurs* et d'*Oncle Vania*, le roman et le spectacle évoquent l'ennui et la pesanteur du temps qui ne passe pas, le désir vain d'autre chose, l'impossibilité de vivre sa vie et de lui trouver un sens, le vide des conversations, la difficulté à communiquer avec ses familiers.

n°177 | novembre 2013

### Extrait 1

IRINA *se laisse tomber dans un fauteuil.* – Me reposer. Fatiguée.

TOUZENBACH, *en souriant.* – Quand vous revenez du travail, vous paraissez si petite, une enfant malheureuse...

*Un temps.*

IRINA. – Fatiguée. Non, je n'aime pas le télégraphe, je ne l'aime pas !

MACHA. – Tu as maigri... (*Elle siffle.*) Et rajeuni, tu ressembles à un gamin.

TOUZENBACH. – C'est la coiffure.

IRINA. – Il faudra chercher un autre travail, celui-là ne me convient pas. Il lui manque tout ce dont j'ai rêvé. Un travail sans poésie, sans esprit... (*On frappe au plancher.*) C'est le docteur qui frappe. (*À Touzenbach*) Mon ami, frappez... Je n'en peux plus... fatiguée... (*Touzenbach frappe au plancher.*) Il va venir tout de suite. Il faudrait tout de même essayer quelque chose. Hier, le docteur et notre André ont encore joué, et perdu. Il paraît qu'André a perdu deux cents roubles.

MACHA, *avec indifférence.* – Que veux-tu qu'on y fasse ?

IRINA. – Il a perdu il y a quinze jours, comme en décembre. Ah ! s'il pouvait tout perdre, très vite, alors nous quitterions peut-être cette ville. Seigneur mon Dieu, je rêve de Moscou toutes les nuits, je suis devenue à moitié folle ! (*Elle rit.*) Nous allons partir en juin, il nous reste encore... février, mars, avril, mai, presque la moitié d'une année.

MACHA. – Pourvu que Natacha n'apprenne pas qu'il a perdu.

IRINA. – Je crois qu'elle s'en moque.

*Entre Tchéboutykine qui vient de se réveiller – il fait la sieste après le dîner ; il se lisse la barbe, s'assoit à la table de la salle et tire un journal de sa poche.*

MACHA. – Le voilà. A-t-il payé son loyer ?

IRINA, *en riant.* – Non, pas un kopeck depuis huit mois. Il a sans doute oublié.

MACHA, *en riant.* – Comme il a l'air important !

*Rire général. Un temps.*

IRINA. – Pourquoi ne dites-vous rien, Alexandre Ignatievitch ?

VERCHININE. – Je ne sais pas. Je voudrais du thé ! Je donnerais la moitié de ma vie pour un verre de thé. Rien mangé depuis ce matin...

TCHÉBOUTYKINE. – Irina Serguéevna !

IRINA. – Oui ?

TCHÉBOUTYKINE. – Venez ici. (*Irina va le rejoindre et s'assoit à la table.*) Je ne peux pas me passer de vous.

*Irina fait une réussite.*

VERCHININE. – Eh bien, si l'on ne nous donne pas de thé, échangeons au moins des propos philosophiques.

TOUZENBACH. – Si vous voulez. De quoi parlerons-nous ?

VERCHININE. – De quoi ? Rêvons ensemble... par exemple de la vie telle qu'elle sera après nous, dans deux ou trois cents ans.

TOUZENBACH. – Eh bien, après nous on s'envolera en ballon, on changera la coupe des vestons, on découvrira peut-être un sixième sens, qu'on développera, mais la vie restera la même, une vie difficile, pleine de mystère, et heureuse. Et dans mille ans, l'homme soupirera comme aujourd'hui : « Ah ! qu'il est difficile de vivre ! ». Et il aura toujours peur de la mort et ne voudra pas mourir.

VERCHININE, *après avoir réfléchi.* – Comment vous expliquer ? Il me semble que tout va se transformer peu à peu, que le changement s'accomplit déjà, sous nos yeux. Dans deux ou trois cents ans, dans mille ans peut-être, peu importe le délai, s'établira une vie nouvelle, heureuse. Bien sûr, nous ne serons plus là, mais c'est pour cela que nous vivons, travaillons, souffrons enfin, c'est nous qui

la créons, c'est même le seul but de notre existence, et si vous voulez, de notre bonheur.

*Macha rit doucement.*

TOUZENBACH. – Pourquoi riez-vous ?

MACHA. – Je ne sais pas. Je ris depuis ce matin.

VERCHININE. – J'ai fait les mêmes études que vous, je n'ai pas été à l'Académie militaire. Je lis beaucoup, mais je ne sais pas choisir mes lectures, peut-être devrais-je lire tout autre chose ; et cependant, plus je vis, plus j'ai envie de savoir. Mes cheveux blanchissent, bientôt je serai vieux, et je ne sais que peu, oh ! très peu de chose. Pourtant, il me semble que je sais l'essentiel, et que je le sais avec certitude. Comme je voudrais vous prouver qu'il n'y a pas, qu'il ne doit pas y avoir de bonheur pour nous, que nous ne le connaissons jamais... Pour nous, il n'y a que le travail, rien que le travail, le bonheur, il sera pour nos lointains descendants. (*Un temps.*) Le bonheur n'est pas pour moi, mais pour les enfants de mes enfants.

*Fedotik et Rodé apparaissent dans la salle ; ils s'assoient et se mettent à chanter doucement en s'accompagnant à la guitare.*

TOUZENBACH. – Alors, d'après vous, il ne faut même pas rêver au bonheur ? Mais si je suis heureux ?

VERCHININE. – Non.

TOUZENBACH, *joignant les mains et riant.* – Visiblement, nous ne nous comprenons pas. Comment vous convaincre ? (*Macha rit doucement. Il lui montre son index.*) Eh bien, riez ! (*À Verchinine*) Non seulement dans deux ou trois cents ans, mais dans un million d'années, la vie sera encore la même ; elle ne change pas, elle est immuable, conforme à ses propres lois, qui ne nous concernent pas, ou dont nous ne saurons jamais rien. Les oiseaux migrateurs, les cigognes, par exemple, doivent voler, et quelles que soient les pensées, sublimes ou insignifiantes, qui leur passent par la tête, elles volent sans relâche, sans savoir pourquoi, ni où elles vont. Elles volent et voleront, quels que soient les philosophes qu'il pourrait y avoir parmi elles ; elles peuvent toujours philosopher, si ça les amuse, pourvu qu'elles volent...

MACHA. – Tout de même, quel est le sens de tout cela ?

TOUZENBACH. – Le sens... Voilà, il neige. Où est le sens ?

*Un temps.*

MACHA. – Il me semble que l'homme doit avoir une foi, du moins en chercher une, sinon sa vie est complètement vide... Vivre et ignorer pourquoi les cigognes volent, pourquoi les enfants naissent, pourquoi il y a des étoiles au ciel... Il faut savoir pourquoi l'on vit, ou alors tout n'est que balivernes et foutaises.

*Un temps.*

VERCHININE. – Dommage tout de même que la jeunesse soit passée.

MACHA. – Comme dit Gogol : « Il est ennuyeux de vivre en ce monde, messieurs. »

TOUZENBACH. – Et moi je dirai : « Il est difficile de discuter avec vous, messieurs. » Ça suffit, assez...

Anton TCHEKHOV, *Les Trois Sœurs*, acte II, traduit du russe par Génia Cannac et Georges Poulot  
© L'Arche éditeur, Paris, 1960

## Extrait 2

VOÏNITZKI. – Le Herr Professor a daigné exprimer le désir de nous voir tous réunis ici, à une heure. (*Il regarde sa montre.*) Une heure moins le quart. Il veut communiquer un message à l'humanité.

ÉLÉNA ANDRÉEVNA. – Sans doute une affaire quelconque !

VOÏNITZKI. – Quelle affaire ? En a-t-il ? Il n'écrit que des sonnettes, ne sait que ronchonner, être jaloux, quoi de plus ?

SONIA, *avec reproche.* – Oncle Vania !

VOÏNITZKI. – C'est bon, c'est bon, je m'excuse. (*Désignant Éléna Andréevna*) Admirez-la : en marchant, elle vacille de paresse. C'est vraiment joli ! Très joli !

ÉLÉNA ANDRÉEVNA. – Et vous, c'est du matin au soir que vous ronchonnez. Vous n'en avez pas assez, non ? (*D'une voix lasse*) Je meurs d'ennui, je ne sais plus où me mettre...

SONIA, *haussant les épaules.* Ici, ce n'est pas le travail qui manque ! Avec un peu de bonne volonté...

ÉLÉNA ANDRÉEVNA. – Par exemple ?



SONIA. – Tu pourrais t’occuper de la propriété, enseigner, soigner les malades, que sais-je ? Quand vous n’étiez pas là, papa et moi, nous allions nous-mêmes au marché, avec oncle Vania, pour vendre de la farine.

ÉLÉNA ANDRÉEVNA. – J’en serais incapable. D’ailleurs, ça ne m’intéresse pas. Dans les romans à thèse, oui, on s’instruit, on soigne les paysans. Comment s’y mettre de but en blanc ?

SONIA. – Eh bien moi, je ne comprends pas qu’on n’aille pas instruire le peuple. Attends un peu, tu t’y feras, toi aussi ! (*Elle l’enlace.*) Ne t’ennuie pas, ma chérie. (*Elle rit.*) Tu t’ennuies, tu erres comme une âme en peine. La paresse et l’oisiveté, c’est contagieux ! Regarde-nous : oncle Vania ne fait plus rien, il te suit comme une ombre ; moi, j’ai tout laissé en plan pour venir bavarder avec toi. Ça se gagne, la paresse ! Quant au docteur Mikhaïl Lvovitch, qui ne venait ici qu’une fois par mois, et encore, il fallait le supplier, il est là tous les jours, il oublie ses forêts et sa médecine. Il faut croire que tu es une sorcière !

VOÏNITZKI. – Pourquoi languissez-vous ? (*Avec vivacité.*) Voyons, ma chère, ma splendide, soyez raisonnable ! Du sang de sirène coule dans vos veines, soyez donc une sirène ! Une seule fois dans votre vie, laissez-vous aller sans contrainte, amourachez-vous éperdument de je ne sais quel génie des eaux, et plongez la tête la première, pour que le Herr Professor et nous autres en restions là, bouche bée !

ÉLÉNA ANDRÉEVNA. – Laissez-moi tranquille ! C’est trop cruel !

Anton TCHEKHOV, *Oncle Vania*, traduit du russe par Génia Cannac et Georges Poulot  
© L’Arche éditeur, Paris, 1960

### Extrait 3

HAMM. – [...] (*Un temps.*) Quelle heure est-il ?

CLOV. – La même que d’habitude.

HAMM. – Tu as regardé ?

CLOV. – Oui.

HAMM. – Et alors ?

CLOV. – Zéro.

HAMM. – Il faudrait qu’il pleuve.

CLOV. – Il ne pleuvra pas.

Un temps.

HAMM. – À part ça, ça va ?

CLOV. – Je ne me plains pas.

HAMM. – Tu te sens dans ton état normal ?

CLOV, *agacé*. – Je te dis que je ne me plains pas.

HAMM. – Moi, je me sens un peu drôle. (*Un temps.*) Clov.

CLOV. – Oui.

HAMM. – Tu n’en as pas assez ?

CLOV. – Si ! (*Un temps.*) De quoi ?

HAMM. – De ce... de cette... chose.

CLOV. – Mais depuis toujours. (*Un temps.*) Toi non ?

HAMM, *morne*. – Alors il n’y a pas de raison pour que ça change.

CLOV. Ça peut finir. (*Un temps.*) Toute la vie les mêmes questions, les mêmes réponses.

Samuel BECKETT, *Fin de partie*, 1957 © Éditions de Minuit

### Extrait 4

Extrait d’Harold Pinter, *Une petite douleur*, 1959, donné en annexe 2 de la « Pièce (dé)montée » n° 154 :

<http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/piece/index.php?id=une-petite-douleur>

Le début de la pièce de Pinter fait dialoguer un couple qui n’a pas grand-chose à se dire. Les personnages se focalisent sur un événement minuscule, ce qui rappelle le moineau pendu et la place qu’il prend dans l’imaginaire des personnages de Cosmos.



## ANNEXE 11 : UN GROUPEMENT DE TEXTES SUR LA VISION GROTESQUE DES CORPS DANS LE THÉÂTRE DE WITOLD GOMBROWICZ

*Comme dans le roman Cosmos et le spectacle de la compagnie Haut et court, la focalisation obsessionnelle sur une partie du corps parcourt le théâtre de Gombrowicz. Les corps y apparaissent souvent déconstruits, morcelés, dépassant leurs limites avec le monde extérieur. Un organe ou un membre mis en évidence devient tout le personnage.*

no 177 | novembre 2013

### Texte 1

DAME II. – Monseigneur se fiance à une pauvre afin de nous ridiculiser, de flétrir les défauts de... certaines dames de la Cour. Oh, je comprends !... C'est Yolande et ses soins de beauté, ses onguents, ses massages esthétiques... Monseigneur en aura eu vent et il s'est fiancé à cette souillon pour donner une bonne leçon à Yolande ! Ha, ha ! la vertu ironique de cette machination saute aux yeux ! Au revoir !

LE PRINCE. – La vertu ironique ?

DAME I, *qui a entendu*. – Oh, oh ! Elle et ses fausses dents, tout le monde est au courant..., tes deux fausses dents ! C'est pour tourner en dérision ta prothèse dentaire, ma chère ! Ha, ha ! Vous êtes trop cruel, Monseigneur ! Je me sauve !

DAME II. – Mes fausses dents ? Et tes faux seins, parlons-en !

DAME II. – Et ton épaule compensée !

DAME II. – Et tes orteils orthopédiques !

LES HÔTES. – Il se fait tard... Il faut partir !

LE PRINCE. – Mais, ne partez pas si vite...

LES HÔTES. – Il se fait vraiment tard ! Au revoir ! Nous devons vous quitter !

*Tous se sauvent, sauf le Chambellan et Innocent. On entend derrière les coulisses : « ... tes jambes !... », « ses deux dents !... », « massage esthétique... », « rectifier le nez... », accompagnés de rire moqueurs.*

LE CHAMBELLAN. – Votre Altesse permettra... avec la permission de Votre Altesse, excusez-moi, mais je dois lui parler sans délai ! Je la prie de m'accorder un moment d'entretien... Monseigneur a effarouché le beau sexe !

LE PRINCE. – Moi ? non. Ce n'est pas moi, ce sont les lézardes ! La guerre, le feu, les pires cataclysmes ne sont rien, comparés à l'horreur d'une infime lézarde cachée, un petit défaut secret.

Witold GOMBROWICZ, *Yvonne, princesse de Bourgogne*

© Éditions Denoël, 1965 pour la traduction française/2012, Rita Gombrowicz

### Texte 2

LE CHANCELIER. – Ha ? ha, ha. Désignant la porte du doigt. Dehors, je te dis !

L'IVROGNE, *plein d'admiration*. – Le ddoigt !

LE CHANCELIER. – Dehors !

L'IVROGNE. – Le ddoigt !

LE CHANCELIER. – Déguerpis !

L'IVROGNE. – Quel ddoigt !

LA COUR. – Ha, ha, ha, le ddoigt, le ddoigt, le ddoigt !

L'IVROGNE, *qui regarde son doigt*. – Il n'est pas comme le mien... Le mien est misérable, noiraud... un ddoigt ddomestique, paysan... juste pour bricoler dans le nez (*Rire*.) Un gros doigt, un bougre de doigt... C'est même honteux de montrer un ddoigt pareil à de pareilles personnes...

LE CHANCELIER. – Va-t'en !

L'IVROGNE. – Ben oui, je m'en vais, mais j'peux pas : ils sont tous à reluquer mon ddoigt.

LE DIGNITAIRE TRÂÎTRE. – Pourquoi ne le caches-tu pas dans ta poche ?

DES VOIX. – Fourre-le-toi dans l'oreille ! Ou dans l'œil !

L'IVROGNE. – J'l'aurais caché, mais j'peux pas, ils le reluquent tous. Et que je montre quelque chose avec ce ddoigt, et ils regardent tous (*négligemment il désigne Henri*) ce que je montre.

HENRI, *bas*. – Cochon...

L'IVROGNE, *bas*. – Cochon... À haute voix. Et pour reluquer, ils reluquent comme s'il était

Extraordinaire ! Et plus ils reluquent, plus il devient Extraordinaire, et plus il devient Extraordinaire, plus ils le reluquent et plus ils le reluquent plus il devient Extraordinaire, et plus il est Extraordinaire, plus ils le reluquent, et plus ils le reluquent, plus il devient Extraordinaire... Quel ddoigt Extraordinaire ! Quel ddoigt puissant ! Oh, comme ils me l'ont gonflé, ce ddoigt ! Si je touche quelqu'un avec ce ddoigt, si je... toutouche...

LE PÈRE. – Ta gueule !

L'IVROGNE, *brutal*. – Et si je toutouche, je me gonfle !

Witold GOMBROWICZ, *Le Mariage*, 1948, trad. Koukou Chanska et Georges Sédir  
© 2012, Rita Gombrowicz

### Texte 3

HENRI. – Ce ne sont pas des êtres humains ! Ce sont des caricatures ! Regarde ces lunettes, ces barbiches, ces moustaches – l'ignominie de ces corps – cette maigreur répugnante – des membres tordus, massacrés – des veines bleuâtres, pitoyables, sclérosées, misérables, des dents plombées, des pieds déformés, des estomacs gonflés, des seins avachis, la sclérose, la paralysie générale, les infirmités et les maladies les défauts et les taches, et cette nudité terrible, humiliante ! Et avec ça comme ils sont distingués ! comme c'est apprêté, frisé, pomponné par des coiffures ultrachics ! Cadavre, montre ta chaussette, une chaussette élégante, avec un dessin de bon ton, faite de la meilleure soie, une chaussette raffinée ! Mais le pied est en décomposition. Ce sont des hommes qui sont déjà en train de se dissoudre. Ils ont des regards de cimetière. Et ce sont eux qui gouvernent ?

LES INVITÉS, *dansant*. – C'est le quadrille de la Cour qui va dansant !

Vive notre Seigneur et Maître tout-puissant !

LES LAQUAIS. – Bourgogne, tokay, malaga, porto !

HENRI, *regardant toujours les invités*. – Quelle ivrognerie des visages ! Quelle frénésie de nez et de ventres, quel dévergondage de calvities !

Witold GOMBROWICZ, *Le Mariage*, 1948, trad. Koukou Chanska et Georges Sédir  
© 2012, Rita Gombrowicz

### Texte 4

*Hufnagel donne son pied à brosser aux valets.*

LE PROFESSEUR. – Gob...

HUFNAGEL. – Un coup de pied.

LE PROFESSEUR. – Gobgobgob...

HUFNAGEL. – Et un coup de pied...

*Silence.*

LE PROFESSEUR. – Rejoignons les convives gobgobgob...

HUFNAGEL. – Un instant. Mes vernis d'abord. Donnez le pied, vous aussi. (*Aux valets.*) Et que ça reluise !

LES VALETS. – On frotte, on astique !

LE PROFESSEUR. – Pourquoi cet astiquage ? (*Mystérieusement.*) À quoi vise « Monsieur le Comte » ?... Quels sont les plans de « Monsieur le Comte » ? Joseph ! Dire que moi, je collabore avec Joseph, que j'ai introduit Joseph au château, que j'ai présenté Joseph comme un célèbre hippophile, le comte Hufnagel !... mais attention ! Attention, pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire sans amour de Dieu !

HUFNAGEL. – Coup de pied.

LE PROFESSEUR. – Coup de pied, coup de pied !... il faut me mettre au courant sinon je vais gob... gobgobgob... dégob... gobille gobgob... dégobiller, Joseph, vais me dégobiller moi-même, et le château et les alentours et le globe terrestre et la Voie lactée et toute l'immensité de la voûte céleste dans un vomissement cosmique, métaphysico-physiologique et phénoménologique...

HUFNAGEL. – Coup de pied !

*Il lui donne un coup de pied au cul.*

LE PROFESSEUR. – Ah ! Je me sens mieux ! Merci ! (*Discrètement.*) Mais que Joseph prenne garde, il ne faut pas qu'on le reconnaisse !

HUFNAGEL, *aux valets*. – Décrotter !

LES VALETS. – Astiquer !

HUFNAGEL. – Astiquer !

LES VALETS. – Décrotter !

HUFNAGEL, *écoutant la musique qui vient de la salle*. – Ah, cette valse !... Ça fait rêver !... Ah, là, là !

LE PROFESSEUR. – Partons, en voilà assez !

LE VALET 1. – Hé, pousse-toi ! C'est pas tes oignons !

LE VALET 2. – Quand t'auras fini de râler, y en a marre !

LE VALET 3. – C'est le pied à qui, ça ?

LE VALET 1. – C'est le pied au nouveau, à ce comte qui galope à cheval.

LE VALET 2. – Tu parles d'un pâture !... Ça, le panard d'un comte ! Va donc !... Large comme une assiette ! C'est un pied comme nous autres...

LE VALET 3. – Vise un peu ces arpions, des raquettes grand format, comme les nôtres exactement !

LE VALET 4. – Arrête de jacter, merde ! Astique !

HUFNAGEL, *au professeur, pour sauver les apparences devant les valets*. – Combien de tabourets posséderait aujourd'hui Lord Blotton ?

LE PROFESSEUR. – Eh bien, le Lord posséderait à l'heure actuelle quatorze tabourets, si je ne me trompe.

LE VALET 2. – Dis donc, regarde un peu ce pied, comme il remue !

LE VALET 1. – Il remue ?

LE VALET 2. – Comme s'il me faisait signe. Vise-moi ça !

LE VALET 3. – Ça oui, il remue... Il fait du pied, on dirait, ou quoi ?

LES VALETS. – Merde alors ! Mais qu'est-ce qu'il nous veut, ce pied-là ?

LE PROFESSEUR. – Mais étant donné qu'il a offert deux tabourets à Lady Astley, Lord Blotton ne posséderait plus que douze tabourets gobgobgob...

HUFNAGEL. – Comment ! Plus que douze tabourets, notre cher Lord Blotton !

LE PROFESSEUR. – Je dégobgobgob... gobille !

LE VALET 2. – Eh, les gars, je le reconnais ! C'est le pied à Jojo ! C'est Jojo !

LE VALET 1. – Jojo ?

LES VALETS. – Jojo ! C'est Joseph !

Witold GOMBROWICZ, *Opérette* © Éditions Denoël, 1969  
pour la traduction française/2012, Rita Gombrowicz

D'après le roman *Cosmos* de Witold Gombrowicz | Traduction : Georges Sédir | Mise en scène et adaptation : Joris Mathieu | Avec Philippe Chareyron, Vincent Hermano, Rémi Rauzier, Marion Talotti, Line Wiblé | Scénographie : Nicolas Boudier, Joris Mathieu | Musique : Nicolas Thévenet | Lumières : Nicolas Boudier | Création vidéo : Loïc Bontems, Siegfried Marque | Régie plateau : Rodolphe Moreira

Création : en avant-première le 5 novembre 2013 au Trident, scène nationale de Cherbourg-Octeville, puis à Paris du 12 novembre au 7 décembre 2013 au Théâtre Monfort en partenariat avec le Théâtre de la Ville. Coproduction : compagnie Haut et court ; Le Trident, scène nationale de Cherbourg-Octeville ; Comédie de Saint-Étienne ; Comédie de Caen, CDN de Normandie ; l'ARC, scène nationale du Creusot ; Les Célestins de Lyon ; L'espace Jean-Legendre de Compiègne ; Le nouveau Relax de Chaumont ; La Méridienne de Lunéville ; Théâtres Sorano Jules Julien de Toulouse. La compagnie Haut et court est conventionnée par la Drac et la Région Rhône-Alpes et soutenue par l'Institut français, la ville de Lyon et la Spedidam. Avec la participation du DICRÉAM ministère de la Culture et de la communication, CNC, CNL. Joris Mathieu est un artiste « familial » à l'Arc, scène nationale du Creusot. Avec la complicité ineffaçable de Philippe Puigserver.

### **Création et tournée**

Le Trident SN de Cherbourg création le 5 novembre 2013

Théâtre Le Monfort/Théâtre de la Ville du 12 novembre au 7 décembre 2013

Le Trident SN de Cherbourg du 14 au 18 janvier 2014

TU de Nantes les 21 et 22 janvier 2014

Comédie de Caen du 28 au 31 janvier 2014

Bonlieu SN Annecy les 4 et 5 février 2014

La Passerelle SN Gap le 8 février 2014

L'Hexagone SN Meylan les 11 et 12 février 2014

Comédie de Saint-Étienne du 18 au 21 février 2014

Les Célestins, Lyon, du 25 février au 1<sup>er</sup> mars 2014

L'arc SN du Creusot le 12 mars 2014

Le Relax Chaumont les 25 et 26 mars 2014

L'espace Jean-Legendre à Compiègne le 1<sup>er</sup> avril 2014

La Méridienne à Lunéville le 16 mai 2014